

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS et BELLES-LETTRES

COMPTES RENDUS

1947.

21
B2

NOUVEAUX RELEVÉS D'EGLISES DANS LA
SYRIE du NORD

par.

J. LASSUS

Bibliothèque Maison de l'Orient



153988

Pg 10

Paris III - 71 -

NOUVEAUX RELEVÉS D'ÉGLISES DANS LA SYRIE DU NORD

PAR M. JEAN LASSUS.

Parmi les tâches qui incombait avant la guerre au Service des Antiquités de Syrie figurait la conservation des monuments chrétiens. Ils sont si nombreux, si intéressants, et souvent si beaux, que la difficulté était de choisir. A juste titre, M. Henri Seyrig décida de concentrer les efforts — limités par son budget — aux édifices les plus importants ; dès 1934, l'architecte Michel Ecochard étayait le porche de Saint-Syméon. A partir de 1936, Georges Tchalenko s'installait sur place, et, par un savant travail en sous-œuvre, réussissait à consolider la façade Ouest de l'édifice ; en même temps, il reconstruisait le mur Ouest du diaconicon de Qalb Lôzé, et assurait ainsi la magnifique abside contre un écroulement qui paraissait imminent.

Georges Tchalenko, d'origine russe, devenu architecte en Allemagne, avait quitté le pays à l'avènement d'Hitler. Entré comme simple dessinateur au service, il y fit preuve de qualités éclatantes : une formation technique très solide en fait un ingénieur aussi bien qu'un architecte ; il a accepté, pour lui et les siens, les conditions d'existence les plus sommaires ; enfin, dépassant le cadre des travaux qui lui étaient confiés, il a pu bientôt se permettre d'entreprendre des recherches d'ordre purement scientifique.

C'est ainsi qu'il se mit à préparer sur Qalb Lôzé une monographie complète. M. Seyrig me demanda de m'associer à ce travail ; bientôt, désireux de tirer le plus grand parti possible d'une telle collaboration, je proposai à Tchalenko d'entreprendre des fouilles à Brâd. Brâd est un gros bourg antique, situé dans le Nord de Jebel Semân, à peu près abandonné ; il y a là un vaste champ de ruines, où Butler avait déjà reconnu deux églises, des thermes, un

couvent, un beau tombeau pyramidal ; c'était un bon exemple : son étude permettrait de comprendre la vie économique, sociale et religieuse de ces villages abandonnés de la Syrie chrétienne.

Il faut bien le dire, en effet, pour abondante que soit la documentation rassemblée par nos prédécesseurs, elle ne permet de se faire de la civilisation de la Syrie chrétienne qu'une idée très approximative. Vogüé, dans son magnifique ouvrage, s'est contenté de publier un florilège de quelques monuments. H. C. Butler a étendu considérablement la liste des sites connus : mais nous ne connaissons toujours qu'un choix de monuments — ceux que leur état de conservation et leur caractère architectural imposent à l'attention d'un voyageur qui ne fait que passer. On sait tout ce qu'un archéologue, qui essaie de faire un inventaire en Syrie, est obligé de laisser de côté : les recherches que j'ai poursuivies sur le plateau argileux qui s'étend entre la route Hama-Alep et le désert, m'ont permis de l'apprécier. Pourtant les ruines y sont mal conservées. Dans les collines calcaires, la tâche est désespérante. L'étude sommaire de bien des sites demanderait, même sans fouilles, des semaines de travail. Chaque examen un peu poussé d'un monument connu amène à modifier, parfois profondément, les constatations antérieures. Et, dès qu'on gratte un peu le sol, les problèmes se renouvellent immédiatement.

Étudier complètement un site, faire de l'ensemble des ruines un relevé topographique détaillé, le préciser au moyen de fouilles sommaires chaque fois que la solution d'un problème partiel paraîtrait devoir apporter une leçon d'une portée un peu générale, essayer de reconnaître, entre le ⁱⁱe et le ^{vii}e siècle, les phases de l'expansion de la ville, les formes de sa vie agricole, industrielle, commerciale, religieuse aussi, tel était notre programme. Brâd est une de ces petites villes qui, situées au nœud des com-

munications intérieures d'un massif de collines, ont servi de centre aux bourgades qui les entourent. Petites villes où se groupent toutes les industries nécessaires à la vie agricole : industries d'outillage (charrons, forgerons, menuisiers, maçons), industries de transformation (pressoirs à grappes et à olives, moulins, etc...). Petites villes où se trouvent aussi les lieux de réunion de la région : marchés, bains, ἀνδρῶνες.

Enfin à Brâd s'élèvent deux églises, une du IV^e siècle — les premières recherches découvrirent des inscriptions qui plaçaient sa construction entre 395 et 402 — une du VI^e siècle, du type rare des basiliques à piliers. J'espérais y trouver des renseignements sur l'évolution des aménagements de la basilique, et en dégager des conséquences liturgiques. Les résultats auxquels nous sommes arrivés sur ce point ont été utilisés dans mon ouvrage « Sanctuaires chrétiens de Syrie ». A partir de ces premières conclusions, j'avais laissé en 1939 à Georges Tchalenko un programme qui devait nous permettre, en examinant par des sondages les points les plus caractéristiques d'un certain nombre d'églises, de vérifier et de préciser les hypothèses formulées.

La guerre nous sépara. Georges Tchalenko continua à travailler. Avec une compétence sans cesse accrue, il a pendant sept ans exploré les sites chrétiens et la Syrie du Nord, relevé, photographié. Lorsque, sur l'invitation de M. Seyrig, je me suis rendu à Beyrouth, en juillet dernier, je me suis trouvé en présence d'une énorme documentation, près de 2.500 croquis et dessins, plus de 5.000 photographies. Cet ensemble, judicieusement rassemblé, admirablement classé, interprété par Tchalenko avec une étonnante sagacité et une connaissance des monuments sans précédent, nous a semblé mériter de vous être présenté. C'est le but de cette communication.

Georges Tchalenko a tout d'abord dressé des cartes.

Le Service géographique de l'armée a récemment publié un certain nombre de feuilles d'une belle carte au 50. 000^e de la Syrie : cette carte a renouvelé beaucoup de problèmes topographiques. Quoique la toponymie en reste insuffisante et trop souvent ridiculement incorrecte, elle a par contre les plus belles qualités graphiques de précision et de clarté. Rien que par l'indication RR — ruines romaines — qu'elle porte, elle nous avait permis de prévoir, dans des régions jusqu'ici totalement inexplorées, des expéditions qui eussent été fructueuses.

Pour les régions déjà connues, la carte permet de mettre les sites en place par rapport au relief, aux points d'eau, aux voies de communication.

Elle a servi de base à des cartes que Tchalenko a dressées, à des échelles et avec des intentions très différentes.

D'abord, il présente des cartes archéologiques d'ensemble des massifs calcaires de la Syrie du Nord :

Utilisant en particulier les cartes géologiques de Dubertret, il s'est attaché à fixer les limites du massif calcaire, qui, au point de vue de l'architecture, forme une unité : il en a délimité les contours par rapport à la plaine intérieure orientale, aux plaines de l'Afrin, de l'Amouq, de l'Oronte qui le limitent vers l'Ouest. A l'intérieur du massif il a distingué les Jebels — où le caractère du peuplement et de l'architecture est chaque fois sensiblement différent ; il a aussi essayé de retrouver avec précision la limite administrative entre Antiochène et Apamène, qui peut jouer un rôle important dans l'étude des édifices ecclésiastiques.

Il a procédé ensuite à la remise en place des sites, en comparant à la carte nouvelle celles des explorateurs — Vogüé, Butler, Van Berchem, Froment — et celles des historiens — Dussaud, Honigmann. Bien entendu, cette mise au point a été faite sur le terrain, et offre par conséquent un progrès décisif.

Je présente ici une carte archéologique de la Syrie du

Nord, au 200.000^e ; une carte des sites situés entre Alep et Antioche au 50.000^e.

Il a préparé ensuite pour plusieurs régions restreintes, mais particulièrement importantes, des cartes à grande échelle — 1/5.000^e — où sont indiqués dans le plus grand détail le relief, les voies de communication, les cultures : les sites, étudiés un par un à plus grande échelle, sont reportés avec indication distincte de chaque édifice. Leur importance réciproque, la composition de chacun, son implantation, sa liaison avec les sites voisins d'une part, avec les grandes voies de communication d'autre part, les précisions que peuvent fournir les formes actuelles de culture sur l'état agricole antique permettent de lire sur ces cartes l'histoire du peuplement et la forme de vie de la région envisagée. La région de Qalb Lôzé, celle de Saint-Syméon — lieux où Tchalenko a longuement résidé — ont été ainsi l'objet de relevés actuellement terminés. Je puis vous présenter la carte de la plaine de Self, au pied du Jebel el-'Ala, et celle de la plaine de Qatoura, au pied du Jebel Sheikh Barakat.

Au delà de ces études régionales, Tchalenko a entrepris une série de relevés de sites. Certes, c'est seulement pour Brâd qu'il a cherché à réaliser un véritable relevé cadastral complet de tous les restes antiques — avec bien entendu l'indication des courbes de niveau, des cultures, des accès. Ce plan, très avancé, mais pas achevé, est à l'échelle de 1/200^e. Je vous en présente un fragment, le quartier ecclésiastique.

Pour de nombreux sites par contre, il pourra fournir des plans sommaires au 1/500^e ou à 1/2000^e, 16 sont achevés, 6 le sont presque : ce sont des villages caractéristiques du Jebel Semân, du Jebel Baricha et du Jebel Riha : citons Qalaat Semân, Deir Semân, Taqlé ; Qalb Lôzé et Behyo ; Roueiha et el Bara. Tous ces plans, où sont particulièrement distingués les monuments publics et religieux, mais

où figurent aussi les installations agricoles ou industrielles, permettent par leurs ressemblances et leurs contrastes de reconnaître les différents aspects de la vie antique dans la région des collines. Fondés sur l'étude des cartes, l'examen de photographies aériennes, les relevés exécutés sur le terrain, ce sont des documents extrêmement vivants et utiles.

Bien entendu l'auteur, au cours de leur établissement, a porté son attention sur un nombre considérable de monuments, les uns tout à fait inconnus jusqu'ici, les autres relevés insuffisamment ou inexactement par les premiers visiteurs. Souvent, il a pu — ce qui n'avait jamais été entrepris jusqu'ici — exécuter des fouilles, réduites aux parties essentielles des édifices. Ainsi les relevés sont-ils plus complets que ceux qu'on présente d'ordinaire pour ces régions, et permettent-ils des restitutions mieux assurées.

Une étonnante chapelle comme celle de Qirk Bizzé, aménagée après coup, semble-t-il, dans une maison du iv^e siècle, a conservé en place tout son mobilier : l'autel et les reliquaires dans l'abside, les reliquaires de part et d'autre de l'arc triomphal, le chancel, l'estrade en forme de fêr à cheval, encombrant la nef unique, où se trouvent un banc en arc de cercle et un trône-lutrin. Le tout est décoré dans un style nouveau, avec une grande exubérance de moulures. L'aménagement est difficile à dater, malheureusement. Tchalenko a été très frappé du caractère spécial de la maison où il a été installé : elle appartient à une série d'édifices du m^e-iv^e siècle, très distincts, où il inclinerait à reconnaître les plus anciennes églises chrétiennes de la région : ainsi à Bardhan et à Kfeir. Il me paraît difficile, quoi qu'il en soit de ce problème, de penser que le mobilier soit contemporain de cette antique période ; je le crois du vi^e siècle.

Une jolie église inédite comme celle de Taqlé, avec sa haute façade Ouest précédée d'un portique qui tourne vers

le Sud, avec sa chapelle des martyrs et son baptistère intacts, m'a déjà permis de conclure à l'utilisation de pièces analogues dans d'autres églises non fouillées.

Plusieurs églises d'el Bara — deux inédites, d'autres après correction des plans de Vogüé, Butler, du R. P. Mattern, prennent un aspect tout nouveau, et qui nous paraîtrait imprévu s'il ne se rapprochait de l'église déglagée à Deir Solaib, près de Massiaf, et qu'ont publiée les RR.PP. Mousterde et Beaulieu.

Ces églises comportent toute une série de traits qui, par contraste avec les églises de l'Antiochène, apparaissent comme originaux : elles sont précédées à l'Ouest par un atrium à portiques ; elles comportent un véritable narthex intérieur, une tribune placée au-dessus de ce narthex et des bas côtés, un transept, des cages d'escaliers formant pavillons distincts, des chapelles annexes, placées l'une près de l'atrium, l'autre au chevet. Il n'y a pas d'exèdre-ambon dans la nef. Enfin la sacristie Sud, au lieu de s'ouvrir par un arc sur le bas côté — au lieu d'être une chapelle des martyrs —, est aussi strictement close que la sacristie Nord. Une de ces églises, celle dite de el-Hosn, est la plus grande église connue de la Syrie du Nord. Une autre comporte trois absides, une autre encore une abside saillante, cachée toutefois après coup dans un mur en oblique, qui suit la limite du terrain. Tous ces édifices, même ceux qui étaient connus déjà, ne prendront qu'à partir de la publication de Tchalenko leur véritable importance : nous saisissons sur le vif la différence que j'avais en vain cherchée entre l'architecture chrétienne, et, au delà, entre les pratiques liturgiques de deux provinces voisines.

C'est la vallée même où se trouve el Bara, le Ouadi Marthoun, percée toujours utilisée par une route qui, de Idlib à Maarret en-Nôman, traverse le massif, qui formait la limite entre Antiochène et Apamène : le R. P. Mouterde l'avait déjà remarqué, en comparant l'ère employée, au Nord et

au Sud de la vallée, pour dater les inscriptions : au Sud, c'est l'ère séleucide, au Nord, l'ère d'Antioche.

Cette route, qui a servi au v^e siècle aux liaisons entre Antioche et les villes du désert — Andarin et Qerratin —, a joué un rôle important dans la prospérité du site, qui s'est considérablement accrue : c'est à ce moment qu'ont été construites, en même temps que les églises, ces belles propriétés isolées, où, parmi les treilles et les portiques, s'organisent harmonieusement plusieurs corps de bâtiments — logis des maîtres et des serviteurs, écuries, pressoirs ; c'est aussi l'époque des belles tombes couvertes de pyramides en encorbellement : plusieurs d'entre elles ont été restaurées, et aussi minutieusement relevées.

Cette route devait aussi servir au moyen âge : le village d'el Bara garde de nombreuses traces d'occupation musulmane, entre autres six mosquées identifiées — chiïtes, d'après Littmann — et une grande inscription arabe, encore inédite. Nous pourrions écrire une histoire du site.

La méthode avec laquelle Tchalenko a réalisé la documentation nécessaire à la publication détaillée des églises de Qalb Lôzé et de Brâd est attestée par les premiers dessins qu'il présente : un plan de Qalb Lôzé au 1/100^e, une mise en place de l'ambon dans un croquis au 1/50^e, le plan au 1/50^e de l'église de Julianos à Brâd. La qualité de leur présentation sera égale à la sûreté des relevés sur le terrain. C'est vraiment une nouvelle phase dans la connaissance de ces monuments essentiels.

De nombreux édifices — églises surtout, mais aussi monastères, tombeaux, villas, installations d'industries agricoles — vont fournir ainsi, à mesure que paraîtront ces relevés, des exemples infiniment plus précis de l'architecture de la Syrie du Nord byzantine. Le choix de ces exemples permettra à la fois des constatations nouvelles d'ordre constructif et artistique, et aussi des remarques sur l'agriculture, le commerce, les voies de communication, la richesse du pays, sa vie religieuse et sa liturgie.

Nous avons poussé plus loin l'esprit de système. Dès 1938, en effet, nous avons orienté une partie importante de nos recherches sur le terrain en fonction de problèmes précis, concernant les formes et le développement de la vie religieuse chrétienne. Il est long et difficile de dégager et d'étudier complètement une église : la publication par Paul Lemerle des deux églises de Philippes vient encore de le montrer ; et la monographie de Qalb Lôzé que nous espérons mettre sous presse, Tchalenko et moi-même, à la fin de cette année, le prouvera elle aussi. Mais il n'est pas impossible en présence de telle basilique, bien conservée pour le gros œuvre, envahie seulement par quelques blocs tombés des murs et un mètre de terre et de débris, de lui poser quelques questions précises, et d'aller, économiquement, au moyen de sondages de dimensions limitées, chercher la réponse à ces questions.

C'est cette méthode de travail qui m'avait permis rapidement, en juillet 1939, de vérifier l'hypothèse concernant l'utilisation, pour le culte des martyrs, de l'annexe Sud du sanctuaire des églises syriennes — celle qui s'ouvre sur le bas côté par un arc. Tchalenko s'est attaché à toute une série de recherches de ce genre, les unes selon les indications que je lui avais données ou selon nos décisions communes, les autres de sa propre initiative. Il a réuni ainsi une documentation considérable, qui permettra une nouvelle mise au point des problèmes auxquels je m'étais attaqué dans mes « Sanctuaires chrétiens de Syrie » — qui fournira ainsi des éléments à des recherches plus nouvelles encore sur les procédés de construction, par exemple, ou l'évolution du décor.

Ainsi G. Tchalenko a étudié et relevé un grand nombre de chapelles des martyrs. Il y a trouvé beaucoup de ces lipsanothèques, construites en forme de petits sarcophages : un entonnoir est percé dans le couvercle, la cuve intérieure est arrondie et communique avec une des faces par un

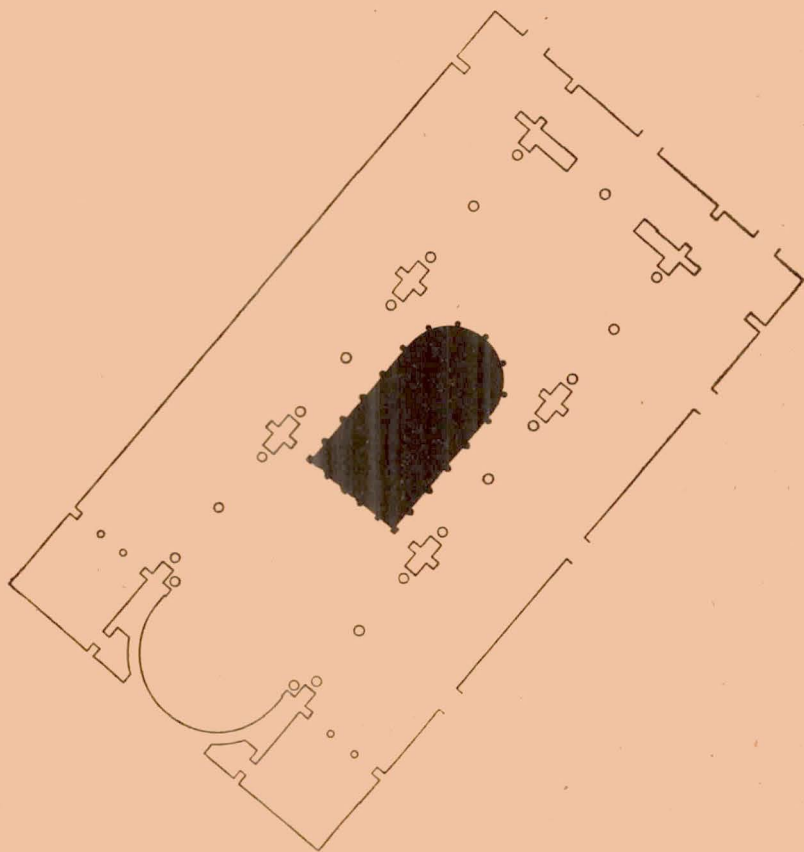
conduit avec robinet, parfois précédé d'une console creuse, comparable à un petit bénitier. L'huile versée dans la cuve, mise ainsi au contact des reliques, était destinée à un double usage : on pouvait pour l'emporter la recueillir dans des ampoules, on pouvait aussi, y trempant son doigt ou quelque linge, pratiquer sur place les onctions salutaires. Les relevés, qui comportent toujours une coupe en perspective, permettront de se rendre compte dans le détail des dispositifs imaginés pour permettre la préparation facile de cette huile.

Des reliquaires de ce type ont été retrouvés chaque fois que Tchalenko a procédé à des fouilles dans l'annexe du sanctuaire qui s'ouvre par un arc. Il en a, exceptionnellement, trouvé dans d'autres parties de l'église : par exemple à Qirk Bizzé, de part et d'autre de l'arc triomphal : il apparaît que le culte des martyrs, sous cette forme précise, était pratiqué dans toute la Syrie du Nord.

G. Tchalenko s'est attaché aussi à étudier en détail ces exèdres, ces estrades en forme de contre-abside qui se dressent presque partout dans la nef principale des basiliques. Il a obtenu des résultats très étonnants : grâce au relevé minutieux des éléments retrouvés dans la nef de plusieurs églises, il lui a été possible de reconstituer des ensembles beaucoup plus complexes que ce qu'il était possible d'imaginer, même après mon étude sommaire de l'exèdre de Resafa.

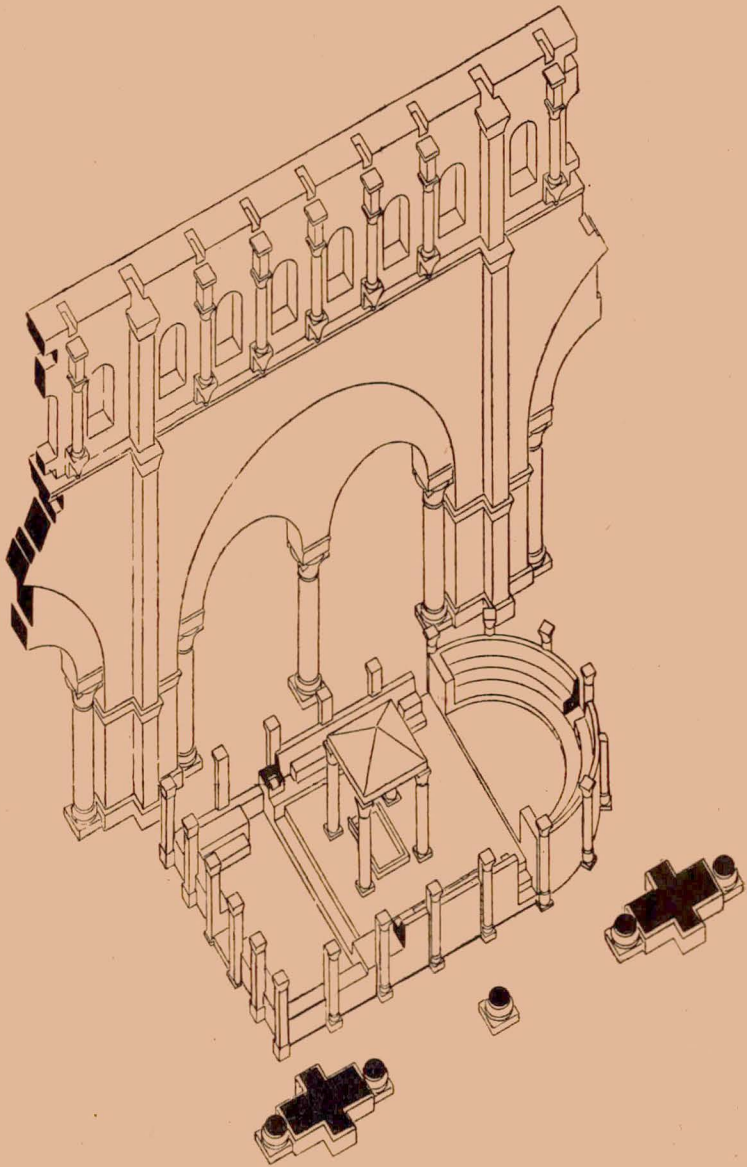
Il faut désormais restituer, dans la nef, un véritable édifice, qui en occupe en surface souvent plus du tiers. Sur un podium élevé, parfois précédé face à l'abside d'un vestibule au même niveau que la nef, se dresse un chancel dont les dés, souvent, sont surmontés de colonnettes qui portèrent une architrave. A l'intérieur, dans l'abside, qui fait face à l'Est, se trouve un banc en pierre, semi-circulaire, prolongé parfois par des bancs le long des côtés droits. Le plus souvent ce banc est interrompu à l'Ouest

pour faire place à une sorte de trône avec dossier élevé, très décoré, mais où il ne paraît pas avoir été possible de s'asseoir. Il s'agit bien plutôt d'un lutrin monumental, où l'on déposait sans doute le livre des Évangiles.



RESAFA. L'exèdre-ambon dans la nef. Croquis de mise en place.

On trouve encore, parfois, dans la tribune, un ciborium central et, assez souvent, des placards taillés dans l'épaisseur de la paroi.



RESAFA. Exèdre-ambon dans la nef. Reconstruction de Georges Tchalenko.

Évidemment, il y a des cas où la construction reste plus élémentaire : il est possible d'ailleurs que, souvent, elle ait été complétée en bois : le décor de plusieurs de ces ambons — en particulier à Qirk Bizzé — diffère de tout ce que nous connaissons dans la région, et paraît imité des moulurations d'ébénisterie : on est passé d'un meuble à une véritable construction, qui encombre la nef, coupe toute visibilité. Il est même probable que souvent les personnages assis dans l'ambon n'étaient pas visibles de la foule placée en arrière et sur les côtés, ceci par construction, sans même faire intervenir les rideaux qui peuvent avoir existé entre les colonnettes qui en forment la superstructure.

Le problème prend d'ailleurs une importance supplémentaire : il apparaît, en effet, que les fidèles n'ont pu occuper dans la nef centrale, si même ils y étaient admis, que la partie comprise entre l'ambon et le mur occidental. Les superstructures de l'ambon, à coup sûr, leur cachaient complètement l'abside et l'autel.

Aucun passage latéral n'est prévu, le plus souvent, dans la nef centrale, entre l'ambon et les colonnes ; tout au contraire, dans un cas au moins, à Behyo, une dalle, s'interposant, joignait le podium aux colonnes. Dans la même église, des encastremets établissent qu'en avant de l'ambon, des rideaux, placés entre les colonnes, ont pu cacher aux fidèles massés dans les nefs latérales ce qui se passait dans le complexe formé par l'ambon, l'abside, et la partie antérieure de la nef principale.

Enfin dans l'abside, G. Tchalenko a su reconnaître, dans plusieurs cas, les traces d'une poutre transversale placée au-dessus des chapiteaux des pilastres portant l'arc triomphal : le rideau qui sans doute y était suspendu, préfigurant l'iconostase, isolait encore l'autel. Les encastremets, ajoutés après coup aux pilastres des églises primitives, sont prévus, au *vi*^e siècle, dès le moment de la construction.

Ces différentes remarques obligent à retoucher certaines des conclusions que j'avais cru pouvoir, dans mes « Sanctuaires chrétiens de Syrie », tirer d'un examen encore incomplet des monuments : la séparation entre la foule des fidèles d'une part, et le clergé d'autre part, a été en Syrie plus ancienne et plus complète que je ne l'avais cru.

Les exemples que nous présentons aujourd'hui permettent de mesurer l'importance de ces découvertes.

Architecte, Georges Tchalenko s'est bien entendu attaché aux problèmes techniques de construction : il explique en partie l'évolution des formes de la basilique syrienne par une adaptation progressive, à un type d'édifice imposé par le clergé et étranger à la région, des formes locales de construction : à mesure que les architectes se familiarisent avec la technique de l'arc sur colonnes, les basiliques deviennent moins profondes et plus larges — et, la portée des charpentes croissant en même temps que celle des arcs, les bas côtés entrent dans la composition d'une salle unique qui se substitue à la stricte division primitive. Comme je l'avais déjà fait remarquer, l'adoption, à la fin du v^e siècle, pour certains grands édifices, de l'arc proprement syrien, très ample, posé sur des piliers bas et trapus, marque la fin de cette évolution.

Les problèmes de charpente ont été également éclairés. Tchalenko a analysé la liaison que les fermes assurent entre les parties de l'édifice, leur ancrage dans les murs qui explique l'interposition de doubles consoles, reliées par des colonnettes, sous les poutres maîtresses. Signalons en passant qu'il sera possible de prouver que la reconstruction de la grande église de Bizzos à Roueiha, admise jusqu'ici par tous les archéologues après Butler, avec de grands arcs transversaux séparant la nef en trois travées, est due à une erreur d'interprétation : on n'a rien retrouvé de ces arcs. Le pilastre intérieur qui donne au pilier la forme d'un T

servait seulement à mieux assurer la stabilité des fermes, dans une nef de largeur exceptionnelle. Il est de même à Resafa, de même encore à Brâd, dans l'église du VI^e siècle, où des colonnettes adossées aux piliers jouent le même rôle.

L'étude des façades est liée pour Tchalenko au problème de l'éclairage. La basilique ne comporte pas l'emploi des ordres classiques : il n'en reste que des éléments décoratifs. Le groupement des fenêtres est réalisé en fonction du principe de décharge : il tend à répartir les poids sur les supports, en diminuant les poussées sur les vides. La moulure enveloppante, caractéristique du décor syrien, rétablit une liaison harmonique entre des ouvertures — portes et fenêtres — dont l'emplacement répond à des préoccupations d'ordre pratique, utilitaire ou technique.

La variété des chevets, qui forme contraste avec l'ordonnance uniforme de la nef basilicale, apparaît d'une façon toute nouvelle à l'examen des douze croquis que Tchalenko présente aujourd'hui. Certains sembleront peut-être un peu hardis. Ils présentent en tout cas des garanties bien supérieures à celles qu'offraient les différentes restitutions qui ont pu être proposées jusqu'ici.

En ce qui concerne le décor, l'attention de Georges Tchalenko s'est portée spécialement sur les chapiteaux. Ils sont très insuffisamment étudiés : l'ouvrage de Kautsch en fournit la preuve. On en trouve dans les villes mortes — dans les églises surtout, mais aussi dans les tombeaux, et dans certains portiques des villas — un nombre considérable, tous très soignés et souvent très beaux. Tchalenko s'est attaché à rassembler sur chacun d'eux une documentation complète : outre des photographies, il présentera un plan, une coupe, et surtout une perspective prise selon l'angle de vue pour lequel le chapiteau a été sculpté. Ces dessins permettent de rendre compte de l'épannelage, des proportions comme de la facture : il arrive très fréquem-

ment que des chapiteaux en apparence très dissemblables aient exactement les mêmes dimensions, et même aient été terminés à partir d'un épannelage semblable. Le rôle de l'architecte qui définit la taille et la forme d'un élément structural essentiel, qui impose un schéma au tailleur de pierre, se distingue à l'analyse de celui du sculpteur qui décore selon sa technique personnelle le bloc qui lui est remis. Il est facile, en comparant les dessins de Tchalenko, de constater, de toucher du doigt la valeur de ces remarques. La forme des chapiteaux est liée à l'histoire de la basilique, à l'évolution de l'arc sur colonnes. A l'intérieur des mêmes règles d'épure, on voit s'exercer des sculpteurs — ou plutôt des équipes de sculpteurs différentes. Ces équipes, Tchalenko, grâce à ses centaines de relevés, arrive à les suivre. On voit à el Bara se préparer le chapiteau de Qalaat Semân ; on retrouve les mêmes sculpteurs au martyrium de Séleucie, découvert par W. Campbell en 1939, à Qalaat Semân, à Sainte-Hélène d'Alep ; on voit, à Saint-Syméon travailler côte à côte, simultanément, plusieurs équipes qui utilisent des techniques différentes.

Cette étude, qui repose sur des mesures extrêmement méticuleuses, apportera à coup sûr des résultats d'importance capitale.

Je n'aurais pas, je crois, fait complète justice à G. Tchalenko, si je laissais l'impression que ses recherches présentent l'aspect d'une série discontinue d'études, dont l'unité résulterait seulement de l'unité de lieu : études de topographie, d'architecture religieuse, de liturgie, de construction, de décor. A travers tous les renseignements qu'il recueille, Tchalenko cherche à atteindre les hommes, à dégager des monuments la connaissance de leur vie : il considère tous ses travaux comme les éléments d'une étude plus vaste, d'où se dégageraient les aspects particuliers de la vie économique et de la vie sociale dans une région et à une époque déterminée : il prépare, de loin, une étude

complète de la vie dans le massif calcaire du Nord Syrien, entre le 1^{er} siècle de notre ère et la conquête musulmane.

Pour s'en tenir à l'archéologie, il manque encore à sa documentation des chapitres entiers : il a à peine abordé l'étude des monuments funéraires, des habitations, des installations industrielles. A l'intérieur même de chacun des chapitres auxquels il s'est attaché, sa documentation, si vaste soit-elle, exige encore des compléments. Il faut souhaiter que la compréhension du gouvernement syrien nous permette de reprendre bientôt, sur le terrain, explorations et recherches. Comme aucun résultat de nature à intéresser les musées n'est à prévoir, comme personne ne demande de partage d'antiquités, une solution devrait pouvoir être trouvée. En tout cas, il importe que la tâche entreprise soit poursuivie, et que tout d'abord l'immense documentation déjà rassemblée soit mise au point et publiée. Il y faudra plusieurs années. J'espère que l'Académie voudra bien, par son appui et par son influence, aider l'Institut archéologique de Beyrouth, aider la Mission d'archéologie chrétienne, à mener à bien cette tâche, prolongement direct de l'action poursuivie entre les deux guerres par le Service des Antiquités.
